

Livres

Quand Picasso déchaînait la xénophobie

Arrivé à Paris en octobre 1901, à l'âge de 19 ans, Picasso a passé toute sa vie en France. C'est ici qu'il a dessiné, peint et sculpté une œuvre gigantesque et géniale. C'est en France qu'il a conquis une gloire universelle. Pourtant, espagnol de naissance, il n'a pas acquis la nationalité française. Il l'a demandée en 1940 pour « se mettre à l'abri » dans une période qui s'annonçait dramatique. Elle lui a été refusée, alors que c'était déjà un homme riche, célèbre, aux amis innombrables et influents. Un « dossier venimeux » et un rapport défavorable des renseignements généraux ont justifié la décision. C'est qu'il avait puissamment aidé le camp républicain pendant la guerre d'Espagne, ne lésinant ni sur son argent ni sur ses déclarations. S'il n'adhérerait qu'en 1944 au Parti communiste, il en partageait déjà les idées. Aussi Picasso est-il alors présenté comme un artiste inféodé à des puissances étrangères et indigne de devenir français. En 1958, sous de Gaulle, on lui proposa de se revanche de ce calamiteux refus. Mais « la nationalité française n'intéresse pas Picasso : il a décidé d'habiter sa condition d'étranger ».

Ainsi s'exprime Annie Cohen-Solal dans son impressionnante et captivante enquête biographique intitulée justement *Un étranger nommé Picasso*.

Au début du XX^e siècle, les immigrants sont nombreux à espérer de la France une vie meilleure. Ils n'ont pas bonne réputation – quand l'ont-ils eue ? – et ils sont surveillés par la police, aidée d'indicateurs et d'agents secrets. Qui le jeune Pablo Ruiz Picasso, né à Málaga le 25 octobre 1881, fréquente-t-il à Paris ? Des anarchistes. Il est donc lui-même fiché anar. Il habite le Bateau-Lavoir, joli nom qui cache l'insalubrité, la misère et la débrouille. L'artiste ne se plaint pas. Il travaille. Il a beaucoup plus d'idées artistiques que politiques.



BERNARD PIVOT
de l'académie Goncourt

Mais il est suivi, écouté, fiché. Il a un dossier à charge. C'est un étranger à surveiller.

Et c'est un étranger qui acquiert une notoriété grandissante grâce à des collectionneurs étrangers : Kahnweiler l'Allemand, Chtchoukine et Morozov les Russes, les Stein, américains, etc. Il y a autour de l'œuvre de Picasso, très vite, une effervescence cosmopolite qui lui donne la première place chez les artistes novateurs mais qui alimentera longtemps une détestation xénophobe. D'autant que la critique officielle française rejette le cubisme, moque ses peintres et ses collectionneurs, et dénonce l'invasion du marché de

Une plongée vivante, sidérante, minutieuse dans l'œuvre du peintre

la peinture par des étrangers, des Juifs, des métèques, etc. Sans rire, le cubisme menace l'identité française et Picasso est son grand maître.

Non seulement, jusqu'à sa mort, en 1973, Picasso restera un étranger pour l'administration française, mais, remarque Annie Cohen-Solal, pour les musées nationaux, qui n'acquiescent pendant longtemps aucune de ses œuvres, il est un artiste négligeable, une non-valeur, toujours un étranger. Tandis qu'entre les deux guerres les musées américains achètent à foison des Picasso, les Français n'en veulent pas, en sorte que le peintre reste invisible au public. Parti lui aussi aux États-Unis, le tableau *Les Demoiselles d'Avignon* ! Il a pourtant été acheté par un Français. Il l'a offert aux musées nationaux. Ils l'ont refusé. L'honneur sera sauvé dans les années 1940 et 1950 par les musées de province, Saint-Étienne, Castres, Alès, Saint-Denis, La Rochelle, etc., beaucoup

de municipalités ouvrières, qui achètent une œuvre ou qui, le plus souvent, en reçoivent le don avec reconnaissance et fierté. Enfin, tout est bien qui finit bien avec la création du musée national d'Art moderne et l'offrande par Picasso de dix tableaux représentatifs de l'évolution de son œuvre. « *L'invisible devient donateur, écrit Annie Cohen-Solal, le paria devient mécène, le renégat devient bienfaiteur, l'exclu devient grand seigneur tutélaire.* »

Le livre est beaucoup plus qu'une enquête sur les relations de Picasso avec la France politique, policière et artistique. C'est une plongée vivante, sidérante, minutieuse dans l'œuvre du peintre. Pas un tableau négligé, pas un collectionneur oublié. Annie Cohen-Solal a écumé les archives, en particulier celles de la préfecture de police et du musée Picasso de Paris, elle a découvert, et raconte comment, des documents qui ajoutent à la connaissance du personnage souvent déroutant, en particulier dans ses liens amicaux avec Cocteau, Breton, Diaghilev, Miró, Braque, etc. Animée par une sorte de colère contre la France qui n'a pas accueilli Picasso comme elle aurait dû, Annie Cohen-Solal a poussé ses recherches jusqu'à découvrir le nom du seul homme (Jean Savin) qui a voté contre la donation de Picasso au musée national d'Art moderne ; et le nom du « minable », artiste peintre du dimanche (Émile Chevalier), qui a refusé la nationalité française à Picasso. ●



UN ÉTRANGER NOMMÉ PICASSO
ANNIE COHEN-SOLAL, PAYARD, 730 PAGES, 28 EUROS.